

L'ÂME PRIMITIVE AU MUSÉE ZADKINE



*l'exposition L'Âme primitive - photo Raphaël Chipault
Musée Zadkine, Paris Musées*

Dans cet écrin privilégié qu'était le lieu de vie et de création d'Ossip Zadkine en plein cœur du VI^e arrondissement de Paris, s'établit un dialogue très sensible entre les œuvres de ce sculpteur d'origine russe (1888-1967) et celles de certains de ses contemporains et aussi d'artistes du XXI^e siècle. L'artiste y a vécu et créé de 1928 jusqu'à sa disparition.

L'exposition, intitulée «*L'âme primitive*», brillamment orchestrée par Claire Le Restiff et Jeanne Brun, montre ici un intérêt commun à tous pour le «*Primitif*», c'est-à-dire les formes archaïques, l'artisanat et les arts populaires. «*Comment désapprendre pour revenir à un rapport direct à la matière?*» annoncent en préambule les commissaires.

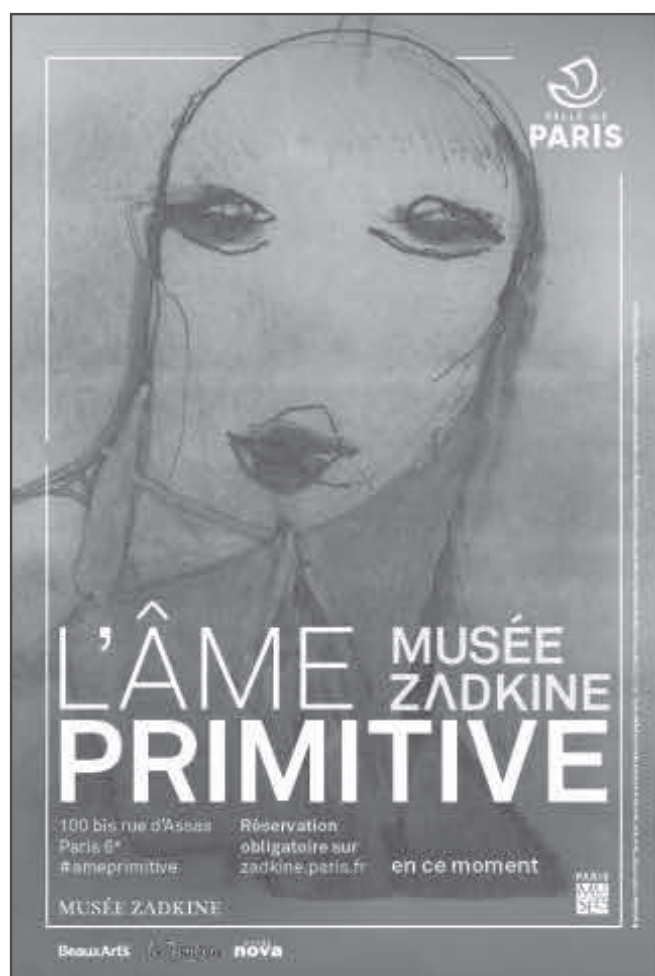
Une centaine d'œuvres ont été retenues et présentées dans les différents espaces du musée, regroupées en trois thématiques principales que sont «*La perspective inversée*», «*Ce qui parle toujours en silence*» et «*Le corps et la Demeure*».

Le premier chapitre reprend le titre de l'ouvrage du philosophe russe Pavel Florenski (1882-1937), *La perspective inversée*, donnant sa propre vision du primitivisme et récusant l'idée de hiérarchie dans la production artistique. Pour lui la perspective linéaire du monde ne serait pas le seul moyen de représentation. Cette pensée est illustrée par l'œuvre de la sculptrice canadienne Valérie Blass (née en 1967) qui déconstruit et recompose des corps hybrides. D'inspiration inuite, un totem, constitué de deux hommes -l'un surplombant l'autre- entre en dialogue avec la «*Porteuse d'eau*» de Zadkine. Un autre changement de perspective de Morgane Courtois (née en 1988) qui présente un torse dont le modelé des chairs est exposé de façon à en apprécier l'intérieur comme l'extérieur. Une proposition de se reconnecter au monde par tous ses sens et donc aussi par la peau.

La deuxième partie nous rappelle que le corps est un thème de prédilection au début du XX^e siècle. Auguste Rodin (1840-1917) permet une échappée des conventions de l'époque avec de délicates aquarelles sensuelles et même érotiques.

Le corps devient langage. Sensualité retrouvée dans les corps entremêlés de Zadkine. On observe cette liberté et cette puissance du corps dans les peintures frontales de Miriam Cahn (née en 1949) avec «*La guerrière*» aux couleurs vives. Une interprétation du corps féminin par une femme. Comme Zadkine avec «*Personnage penché*» qui sculpte ses «formes-corps» dans le matériau choisi, Corentin Canesson (né en 1988) les condense et les contraint pour les faire entrer dans le cadre imposé. Louis Fratino (né en 1993) s'est inspiré d'un chapiteau de l'église d'Autun pour présenter un bas-relief en terre cuite représentant un couple d'hommes célébrant des modes de vie alternatifs. Fait suite un dialogue entre les abstractions de Vassily Kandinsky (1866-1944) et les enregistrements de vibrations du monde par William Ansatasi (né en 1933), tels des «écritures primitives» ou des hiéroglyphes. Les crayons de ce dernier ne sont guidés que par les soubresauts du métro new-yorkais... Michel Blazy (né en 1966), dans son œuvre «*Chien dans le désert*», invite les souris à grignoter des matériaux alimentaires et nous en présente les traces résiduelles comme Zadkine qui abandonnait ses sculptures en bois dans le jardin afin de les laisser investir par les microorganismes pour les métamorphoser. Avec humour, Laurent Le Deunff (né en 1977) revisite les formes du primitivisme avec un totem de visages sculptés à partir de coquilles de noix.

Au cœur de la maison, dans l'ancien vestibule où étaient accueillis les invités, trône une tête en argile de Marisa Merz (1926-2019), figure emblématique de l'Arte Povera. En parfaite osmose avec le jardin, cette tête intemporelle aux formes simples, ni masculine ni féminine, reste universelle et mystérieuse et représente l'âme du lieu.



Dans l'atelier, lieu matriciel où se développent les recherches et expérimentations de l'artiste, se termine le parcours avec la thématique de la demeure, si chère à Etienne Martin (1913-1995). Lieu rituel, lieu de mémoire, lieu de réflexion où sont évoqués la question du geste et celle du «faire». En son centre, un fragment de barque dressé sert d'abri au bleu de travail de l'artiste Gyan Panchal (né en 1973), évoquant le temps de pause nécessaire à la décantation des idées et des formes. Mais l'atelier est aussi le lieu de stockage des matériaux et des moulages, telle cette carapace posée au sol par Mathieu Kleyebe Abonnenc (né en 1977). Les visages étranges de Caroline Achaintre (née en 1969) veillent sur ce lieu aux côtés de l'imposant «*Prométhée*», une des dernières sculptures

de Zadkine. Sur la table de travail, les pièces aux formes énigmatiques de Rebecca Digne (née en 1982) attendent l'effet du temps qui les transformera en œuvres fantomatiques les désagréant peu à peu. Evocation de la métamorphose de la matière appréciée par Zadkine.

Avec la vidéo de Jessica Warboys (née en 1977) filmant les arbres qu'elle sculptera ultérieurement, les commissaires font entrer le son du vent dans l'atelier.

Un bel hommage au «*Rêveur de la forêt*» pour qui la nature a été un lieu de ressourcement permanent.

Sylvie FONTAINE

«L'ÂME PRIMITIVE» est le titre d'un ouvrage publié en 1927 par le philosophe et anthropologue Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) dont les travaux ont principalement porté sur l'étude des peuples sans écriture. Sa thèse avait fait scandale lorsqu'il avait déclaré que «le primitif n'a pas les mêmes habitudes mentales que celles de l'Occidental, il ne pense pas par concepts et l'esprit humain n'est pas partout le même».

*«L'ÂME PRIMITIVE» :
Exposition jusqu'au 27 février 2022.
Musée Zadkine
100 bis rue d'Assas, 75006 Paris*